1
Imaginez le début d'une grande aventure

Imaginez le début d'une grande aventure, écrit Mme Laroui au tableau.

Je soupire et note la phrase le plus lentement possible sur la première page de mon cahier tout neuf. Mme Laroui nous a demandé d'écrire sur la couverture, en grosses lettres, le titre suivant :

Mon cahier d'écrivain

Sur ces pages, a-t-elle expliqué, nous devrons noter par écrit tout ce qui nous passera par la tête. Raconter notre vie, inventer des histoires. Aujourd'hui, précise-t-elle, il suffit de s'inspirer d'une aventure réelle, raconter un épisode des vacances, par exemple. Au présent de préférence, ou à n'importe quel temps. À la première personne du singulier et en dix lignes au moins.

Puis elle nous laisse noter nos idées.

À peine la consigne recopiée, Jules, mon voisin, se précipite sur son cahier. Il griffonne à toute allure, si vite que la table en tremble. De toute la classe, Jules est le plus petit, mais aussi le plus rapide. Au foot, il dribble sans arrêt, à la cantine, il finit son assiette avant que j'aie commencé. Il arrive avant moi dans la cour le matin, et le soir il est le premier sorti. Quand il parle, je comprends un mot sur deux, tellement ses phrases se télescopent. À côté de lui, j'ai l'impression d'être une limace ramollie. Pourtant, on est dans la même classe depuis la petite section, et quand on me demande si j'ai des amis à l'école, c'est toujours son nom que je donne en premier.

Pendant cinq longues minutes, je regarde Jules remplir des lignes serrées, puis il pose enfin son stylo et lève le doigt.

– Est-ce qu'il y a un nombre de lignes maximum ?

– Non, répond Mme Laroui. Au contraire. Écrivez tant que vous voudrez. Tu pourras même continuer chez toi, Jules.

Elle jette un coup d'œil à ma page blanche et ajoute :

– Et toi, Ulysse ?

Je baisse la tête sans répondre, pour ne pas croiser son regard. À vrai dire, j'aimerais mieux être autorisé à écrire le moins possible. À ne rien écrire du tout.

Aventure. Le mot me saute aux yeux, rebondit dans ma tête comme la balle fétiche de mon chat Farine.

Bien sûr, je pourrais m'inspirer des histoires de mes parents. Car *aventure* est leur mot préféré.

Depuis que je suis tout petit, ils me racontent chaque soir leur grande aventure, un tour du monde en voilier, juste avant ma naissance. J'ai beau connaître par cœur chaque détail de l'histoire, je leur réclame toujours les mêmes épisodes.

Mille fois, ma mère a décrit des repas incroyables – chauves-souris grillées, jus de cobra frais pressé, crocodile entier à la broche, soupe aux fourmis vivantes.

Mille fois, mon père m'a raconté leur naufrage au large, en plein cyclone, leur sauvetage de

justesse par un paquebot géant. L'attaque d'une bande de singes surexcités, aux dents aiguisées et aux yeux rouges, repartis avec toutes les casseroles du bord. À ce moment mon père imite toujours les singes à la perfection. Il gesticule et saute sur le lit avec des cris stridents, en se donnant de grandes claques sur les cuisses.

À côté, l'histoire du héros grec Ulysse (que vingt personnes au moins m'ont offerte depuis ma naissance) semble une toute, toute petite aventure, même avec son Cyclope, ses sirènes et la descente aux Enfers.

Dans leur duo, chacun a sa spécialité. Ma mère est la comique, mon père est plus doué pour faire peur. Et souvent, avant de m'embrasser le soir, ils disent l'un comme l'autre :

– Tu verras, un jour on partira ensemble.

Du moins jusqu'à l'été dernier. Quand pour la première fois, mes parents ont loué un bateau toute une semaine, j'ai sauté de joie. Une semaine d'aventure en voilier, tous les trois !

– Rien de tel que l'air du large ! s'est exclamée ma mère dès l'arrivée, sous une pluie battante.

On s'est installés dans le bateau le soir, afin de partir naviguer le lendemain très tôt. À l'intérieur, l'air était humide et l'odeur écœurante – un mélange de croûte de fromage racornie et de pâtée pour chat de la veille. Le sol bougeait doucement sous mes pieds.

Mon père, le regard rêveur, a longuement parlé de l'océan infini, puis récité un poème qui commençait par *Homme libre, toujours tu chériras la mer*. Tout en essayant, en vain, d'ouvrir une boîte de raviolis avec son couteau suisse, et de conclure par un « Merde ! » retentissant en jetant le tout à la poubelle. Ma mère nous a déniché des cornichons moisis pour le repas.

Allongé sur ma couchette, j'ai écouté toute la soirée les craquements de la coque et les cris d'oiseaux déchirants. L'océan infini, d'accord, en attendant on était comme des sardines dans une boîte de conserve puante, et j'avais mal au cœur. Je croyais sentir dans le noir le souffle de pirates borgnes, braillards et édentés. Le bateau tanguait de plus en plus.

Puis, dans un gargouillis, mon estomac s'est